



## Relations, responsabilité, pauvreté : QUELLE ÉTHIQUE DANS L'USAGE DE MON ARGENT AUJOURD'HUI<sup>1</sup> ?

Par Daniel Hillion

Les humains sont liés les uns aux autres par un lien de société<sup>2</sup> : la manière dont nous utilisons notre argent s'inscrit dans le tableau de notre vie au sein de cette société humaine et n'est pas sans rapport avec la situation de ses membres les plus fragile. Il y a bien sûr la question de savoir si nous choisissons de donner quelque chose à des personnes qui vivent dans la pauvreté ou pour elles. Mais les sujets de nos choix de consommation et, éventuellement, de la manière dont nous investissons notre argent ne sont pas sans lien avec la situation de personnes ou de populations qui vivent dans la pauvreté, parfois très loin de nous.

Le chrétien, appelé à vivre dans le monde sans être du monde, fait partie de la société humaine : qu'est-il responsable de faire avec son argent face aux situations de pauvreté ? Mon objectif, dans cet article, sera d'abord d'essayer de faire sentir au lecteur quelque chose de la complexité de la situation actuelle et ensuite de proposer à la méditation quelques pistes de réflexion, non pas pour résoudre instantanément toutes les difficultés ni pour donner toutes les réponses, mais plutôt pour esquisser un cadre dans lequel chacun devra se frayer un chemin pour contribuer à sa façon au bien commun, mais surtout pour aimer son prochain en réponse à la grâce de Dieu en Jésus-Christ.

Le sujet est difficile. Il nous implique de façon personnelle et peut créer des débats ou déboucher sur des choix très divers dans la pratique. Les réflexions que l'on va lire ont certainement besoin d'être encore précisées, voire purifiées. L'auteur de l'article est lui aussi partie prenante de la vie actuelle dans une société globalisée – et par conséquent, comme chacun, il est juge et partie... et a beaucoup à progresser sur les questions qu'il aborde.

1 - Ce texte a été présenté le dimanche 20 mai 2018 comme une conférence au cours du congrès des CAEF qui portait sur le thème de l'argent. Il a été très légèrement retouché, mais reste rédigé avec une forme orale.

2 - Cf. À ce sujet *Leçons ou commentaires et expositions de M. Jean Calvin sur les vingt premiers chapitres des révélations du Prophète Ézéchiël*, Genève 1565, p.166 (348). Disponible sur <http://www.e-rara.ch/doi/10.3931/e-rara-1039> Je commente le sujet du lien de société entre les humains plus en détail dans Daniel HILLION, « Pauvreté et injustices : le Mouvement de Lausanne et la justice sociale », in *La Revue Réformée*, n°286, 2018/2, p.63- 83.



## POINT RAPIDE SUR LA SITUATION ACTUELLE

Pour faire sentir quelque chose de la complexité du monde présent, je voudrais évoquer par comparaison une synthèse de la théologie protestante réformée classique, le *Synopsis purioris theologiae*. Il date du début du 17<sup>e</sup> siècle et a été rédigé par quatre professeurs de l'université de Leyde aux Pays-Bas. L'un de ses chapitres est une « *disputatio* » portant sur l'aumône et le jeûne<sup>3</sup>, et développe une théologie de la réponse chrétienne à la pauvreté, considérée comme une sorte de concentré de ce qu'est l'amour du prochain, comme l'acte d'amour du prochain par excellence<sup>4</sup>. Il amène aussi à réfléchir sur la gestion de l'argent, sur la propriété privée et sur la générosité.

L'impression que j'ai retirée de la lecture de ce texte est à la fois celle d'une réflexion extrêmement solide et pertinente et en même temps d'un fort **contraste** entre la situation qu'il nous présente et celle à laquelle nous sommes confrontés en ce début de 21<sup>e</sup> siècle : le monde qu'il déroule devant nous paraît infiniment plus simple que celui dans lequel nous vivons aujourd'hui – impression que l'on peut d'ailleurs aussi parfois ressentir en considérant ce que l'Écriture nous dit de l'Israël des temps bibliques.

Les relations que le *Synopsis* présente sont en effet très « *directes* ». Elles vont d'un individu à un autre individu, elles conduisent directement du riche qui donne au pauvre qui reçoit. Même les questions socio-politiques qui y sont traitées, comme celle de savoir si l'aide aux pauvres relève de l'action publique ou de celle de l'Église doivent se comprendre dans le cadre d'un petit pays (les Pays-Bas) dans un contexte où les questions sociales s'abordent au niveau de la **ville** (et de plus dans un régime de **chrétienté** où le spirituel et le temporel, s'ils sont bien distincts ne sont pas séparés). Les classifications se font facilement entre les bons riches que Dieu a bénis pour qu'ils partagent avec les autres et ceux dont les richesses sont mal acquises d'un côté et de l'autre côté entre les bons pauvres qu'il faut aider et les mendiants de profession qui volent les vrais pauvres en détournant l'aide vers eux.

Nous vivons aujourd'hui quant à nous dans un contexte de **mondialisation**. J'emprunte au *Compendium de la doctrine sociale de l'Église catholique* la caractérisation suivante de la mondialisation économique et financière. Il s'agit d'« [...] un processus d'intégration croissante des économies nationales, sur le plan du commerce des biens et services et des transactions financières [...] ». Le *Compendium* souligne que les « *liens économiques et financiers entre acteurs nationaux agissant dans des différents pays* » ont toujours existé. Ce qui est nouveau est la « *capacité d'expansion* » et la « *nature absolument inédite du système de relations qui est en train de se développer* ». Elle entraîne « *une perte progressive d'efficacité de l'État-nation dans la conduite des dynamiques économiques et financières nationales* ».

Patrick Guiborat, le Directeur Général du SEL, écrivait il y a quelques années pour faire sentir la façon dont nous sommes tous impliqués dans la mondialisation :

**Dans la vie quotidienne, votre ananas est de Côte d'Ivoire, votre café du Brésil, votre chocolat du Ghana, votre chaise en bois d'Indonésie, l'uranium de votre électricité du Gabon, vos chaussures de Chine, votre ballon du Pakistan et vos haricots du Burkina Faso... Oui, l'humanité est plus interdépendante que jamais : dans le sport, la culture, les médias, la musique, le terrorisme, la drogue, la prostitution, le domaine judiciaire et les forces de police, les problèmes de migration, les hommes d'affaires et les altermondialistes, les guerres mondiales, les interventions des forces mondiales de paix, etc .**

Cette situation implique des **relations** d'une certaine sorte. Comme le dit Tim Chester :

**Le commerce nous connecte au monde. Il nous met en relations avec des gens très éloignés de nous. La question est : est-ce que ces relations sont une bénédiction ou une malédiction ?**

Que je le veuille ou non, je suis, au moins dans une certaine mesure, un **acteur** économique et social. Mes choix de consommation sont liés d'une façon ou d'une autre à la situation de ceux qui produisent ce que j'achète – et nous savons bien ou en tout cas nous pressentons qu'une partie d'entre eux vit dans des conditions effrayantes de dénuement et d'exploitation.

3 - *Synopsis purioris theologiae* / *Synopsis of a Purer Theology*, Latin Text and English Translation, Volume 2 / *Disputations 24-42*, Volume Editor Henk van den Belt, Brill, Leiden / Boston, 2016, p.442-481.

4 - Cf. *Ibid.*, 37.4, p.444-445.

Ce qui est vrai des transactions commerciales l'est aussi de ce qui relève de la **philanthropie**. Cela fait bien longtemps qu'il existe des possibilités d'agir pour des personnes qui vivent dans la pauvreté loin de chez soi (cf. déjà à l'époque du Nouveau Testament la collecte pour les chrétiens pauvres de Jérusalem). Mais aujourd'hui la chose s'est développée de manière vertigineuse. Vous pouvez, en quelques clics, avoir des milliers de choix différents d'aide avec lesquels vous pouvez atteindre tous les points de la planète ou presque. Si le « prochain » est celui qui est à portée de notre action, le nombre de « prochains » potentiels a explosé ces dernières décennies non seulement en raison de la démographie humaine sur notre planète, mais surtout du fait que les technologies ont mis à portée de notre action les personnes les plus éloignées de nous géographiquement.

Dans de telles conditions la question de ma contribution au bien commun ou aux maux sociaux semble se poser de façon très différente de ce qui était le cas, il y a seulement quelques siècles (voire quelques décennies) ou aux temps de la Bible. Étant relié à tout, je peux avoir l'impression d'être responsable, voire coupable de tous les maux qui se produisent sur la planète. Contrairement aux Israélites d'Ésaïe 58, je n'ai pas d'ouvriers que je traiterais durement, mais ceux qui extraient le coltan, ce minerai qui entre dans la fabrication de mon téléphone portable, ne sont-ils pas bien plus inhumainement traités que les ouvriers d'Ésaïe 58 ?

Le problème se retourne cependant quand l'échelle de notre vie prend les dimensions du monde et non plus celle d'un village, d'une ville ou même d'un pays. Rapidement, ce que je fais ou ne fais pas semble se perdre dans un océan où tous mes actes ne sont que des gouttes d'eau insignifiantes. Nous pouvons avoir le sentiment confus que quoi que ce soit que nous fassions, cela ne changera rien à la situation globale de notre monde. Si l'Israélite d'Ésaïe 58 arrête de maltraiter ses ouvriers, quelque chose change pour eux du jour au lendemain. Si je renonce à posséder un téléphone portable, cela ne changera rien du tout pour ceux qui extraient le coltan en République démocratique du Congo. Il faudrait **beaucoup** d'autres actes par **beaucoup** d'autres personnes pour que quelque chose change.

Dans le domaine de la philanthropie, la culture de la publicité nous incite à rechercher des résultats spectaculaires et immédiats, avec l'illusion que nous pouvons « changer le monde » avec quelques euros seulement et en restant dans notre salon. **Et en même temps**, le cynisme ambiant nous conduit à penser que rien de ce que nous faisons ne sert à rien. D'ailleurs, quelle que soit l'action proposée, vous trouverez un spécialiste ou un journaliste pour dire qu'elle est inutile, voire immorale et contreproductive ou qu'elle risque d'être détournée de sa fin : de la pièce que l'on donne au mendiant dans la rue au projet humanitaire ou à l'aide publique au développement.

Dans ce contexte, la question se pose aussi de savoir si le **style de vie** des chrétiens se différencie vraiment de celui des non-chrétiens. Le chrétien moyen honnête ne vit-il pas de manière très semblable à un non-chrétien moyen honnête ? Nous pouvons d'ailleurs aussi nous demander si les chrétiens qui adoptent une pensée ou un style de vie plus « radical » dans leur manière de gérer leur argent, de consommer et de se soucier des pauvres se différencient sensiblement des non-chrétiens « radicaux », altermondialistes ou autre ? Y a-t-il une troisième voie spécifiquement chrétienne ? Ou bien les chrétiens sont-ils censés vivre plus ou moins comme tout le monde ?



## POUR SE FRAYER UN CHEMIN DANS CETTE SITUATION COMPLIQUÉE

Dans le contexte actuel qu'est ce que Dieu attend de nous dans l'usage de notre argent en relation avec la situation de ceux qui vivent dans la pauvreté ? Notre monde est devenu si complexe que nous pourrions être tentés de penser que les textes bibliques ou une pensée chrétienne « classique » comme celle développée dans le **Synopsis** sont trop simples pour pouvoir s'y appliquer. En réalité, considérer des cas « simples » peut souvent nous aider à nous repérer dans des cas plus compliqués et surtout, l'Écriture est beaucoup plus fine que ce que le lecteur trop pressé pourrait croire. Aujourd'hui encore elle est parfaitement adaptée et suffisante pour nous guider dans nos choix et décisions concrètes.

La Bible, de la Genèse (avec Babel) à l'Apocalypse (avec Babylone), attire déjà notre attention sur la face collective du mal, sur le mal institutionnel, « systémique », sur l'**empire mauvais** avec son potentiel destructeur démultiplié par rapport à ce qu'un simple **individu mauvais** est capable de faire. Le « monde » mauvais n'est pas la simple somme des individus non croyants, mais forme comme un « organisme » opposé au Seigneur. Les chrétiens qui vivent **dans** le monde ont forcément un rapport avec ce système mauvais – mais ne sont pas **du** monde.

Commençons par réfléchir à notre vie au sein d'un **monde** mauvais, avec l'aspect de « système » mauvais que ce monde comporte. Il me semble qu'une question cruciale, voire **la** question cruciale à cet égard est celle posée par le théologien mennonite Ron Sider : est-ce que nous péchons personnellement quand nous participons à un système qui est mauvais – et il pense en l'occurrence aux systèmes et aux structures économiques, politiques, commerciales qui profitent aux plus aisés et qui défavorisent les pauvres<sup>5</sup> ?

Sider répond d'une manière que je trouve très fine, même si je suis seul responsable des conséquences pratiques que j'en tire. Il explique que si nous comprenons quelque chose du mal du système auquel nous participons et que nous faisons tout ce que Dieu demande de nous pour corriger l'injustice du système, nous ne péchons pas personnellement. Je crois que c'est exactement la bonne réponse. En effet, la question de notre responsabilité / culpabilité personnelle se joue dans **ce que Dieu demande de nous**. C'est de cela – et uniquement de cela – dont nous sommes responsables.

Revenons au B-A BA : la Bible résume ce que Dieu demande de nous dans les deux commandements de l'amour de Dieu et du prochain (cf. Matthieu 22.34-40). Sans rentrer dans une discussion détaillée sur le sens de l'amour du prochain<sup>6</sup>, on peut en souligner ici le caractère **concret** et **personnel** : il **ne** s'agit **pas** d'aimer « tous les humains » et encore moins l'« humanité » ou la société. Le prochain est la personne concrète que Dieu « place sur mon chemin ». Mon prochain, c'est celui par rapport à qui je suis appelé à être ou à devenir **moi-même** un prochain (cf. Luc 10.36). Ce caractère personnel et concret de la notion de prochain me semble impliquer que ma responsabilité face au « système » a toujours quelque chose d'indirect et de subordonné par rapport aux commandements de l'amour de Dieu et du prochain.

Il me paraît opportun ici de rappeler la parole paradoxale de l'Ecclésiaste : « Ne deviens pas juste à l'excès et ne te montre pas trop sage : pourquoi te ruinerais-tu ? Ne sois pas méchant à l'excès, et ne deviens pas insensé : pourquoi mourrais-tu avant ton temps ? Il est bon que tu retiennes ceci sans laisser échapper cela ; car celui qui craint Dieu trouve une issue en toutes situations. » (7.16-18) Ces paroles me fascinent depuis longtemps. Elles suggèrent que dans notre monde, il est possible d'être si passionné par la « justice », par le refus de tout lien avec quelque chose de mauvais que cela ne peut aboutir qu'à la ruine. Je rapprocherais aussi cela de la parole de Jésus qui nous appelle à nous **faire des amis** (encore un terme qui évoque des relations personnelles avec notre prochain) avec les richesses injustes (Luc 16.9).

À propos de ce dernier texte, le **Synopsis** récuse la pensée que l'on pourrait en tirer l'idée de faire du bien avec des richesses mal acquises<sup>7</sup>. C'est certainement vrai si l'on pense à des relations très directes : il n'est pas légitime pour moi de faire un don au SEL avec de l'argent que j'aurais été prendre dans votre porte-monnaie. Robin des bois n'est pas un héros biblique ! Mais Henri Blocher a su, je crois, placer le verset de Luc 16 dans un cadre plus complexe : « J'interprète parfois l'expression "les richesses injustes" de Lc 16 dans le sens que, dans ce monde, toute richesse porte la marque d'injustices : l'attitude recommandée n'est pas tournée vers le passé, la genèse de cette richesse et son appropriation, mais son usage aujourd'hui<sup>8</sup>. »

Est-ce que nous péchons personnellement si nous participons, notamment par l'usage que nous faisons de notre argent, à un système injuste ? J'arrive pour ma part à la conclusion que le **seul fait de participer à un système mauvais ne suffit pas à nous rendre coupables personnellement**. Ma responsabilité « directe » consiste à aimer Dieu et mon prochain. Mais soyons honnête : nous n'aimons pas Dieu de tout notre cœur et nous n'aimons pas notre prochain comme nous-mêmes. Il est plus que probable que nous n'accomplissons pas non plus tout ce que Dieu demande de nous dans notre participation à la vie de la société humaine dans le domaine de l'usage de notre argent en relation avec ceux qui vivent dans la pauvreté. Pour cela, il nous faudrait aimer parfaitement.

5 - Ron SIDER, « Poverty, Sin and Social Structures: A Biblical Perspective », in *Micah's Challenge*, sous dir. Marijke Hoek et Justin Thacker, Milton Keynes / Colorado Springs / Hyderabad, Paternoster, 2008, p.103-104.

6 - J'ai développé une partie de mes propositions à ce sujet dans un dialogue avec le pasteur Charles Nicolas qui a été publié dans *La Revue Réformée*, n°266, 2013/2-3, p.17-32.

7 - *Synopsis purioris theologiae*, op. cit., p.458-459, § 27.

8 - Communication personnelle.

Sachons seulement bien définir les choses : ce qui nous rend coupables personnellement quand nous participons à un système mauvais, ce n'est pas d'abord une question de lien causal (je suis relié à quelqu'un qui a été exploité) ni de contamination par contact (je touche un produit qui porte la marque de l'exploitation). Ce qui nous rend coupables, c'est lorsque cette participation compromet notre amour pour Dieu et pour notre prochain. Et j'ai du mal à penser qu'imparfaits comme nous le sommes – comme je le suis – nous ne compromettons jamais cet amour.

L'accent biblique porte sur la **crainte de Dieu** – craindre Dieu est la seule chose qu'on ne peut pas « faire à l'excès » et c'est ce qui nous donne une direction et une issue en toute situation – et le fait d'**observer ses commandements** – aimer Dieu et son prochain, faire le bien. « C'est là tout l'homme. » (Cf. Ecclésiaste 12.13) Notre relation la plus fondamentale est en effet notre relation avec Dieu. C'est pourquoi plusieurs chrétiens<sup>9</sup> soulignent aujourd'hui que les questions économiques sont fondamentalement des questions **religieuses** et que **la question déterminante face à toutes les problématiques que nous soulevons ici est de savoir à qui ou à quoi nous rendons un culte** ou encore **en qui ou en quoi nous mettons notre espérance** : est-ce en Dieu ou en des richesses incertaines ? (Cf. Matthieu 6.19-21 ; 1 Timothée 6.17-19).

Or la réponse à ces questions dépend fondamentalement à son tour de notre enracinement dans la **grâce** de Dieu en Jésus-Christ qui nous **éduque** pour mener dans le temps présent une vie qui plaise à Dieu et qui soit **sensée, juste et pieuse** (cf. Tite 2.11-12).

Dans un traité consacré à la justification par la foi, le réformateur anglais William Tyndale (1494-1536) écrit, en commentant ce que Jésus dit sur l'aumône dans le sermon sur la montagne, qu'il nous faut être pour notre prochain comme Dieu est envers nous<sup>10</sup>. Et il a cette formule frappante : « Tel un homme sent que Dieu est à son égard, tel il est pour son prochain<sup>11</sup>. » Quand nous « sentons » la générosité de Dieu à notre égard, nous devenons généreux à notre tour. Nous ne commencerons à utiliser notre argent d'une manière juste, notamment dans notre relation avec les personnes qui vivent dans la pauvreté, que lorsque nous serons **dans une relation juste** avec Dieu, **justifiés par la foi, couverts par la justice du Christ**. C'est uniquement en revenant sans cesse à l'œuvre du Christ pour nous que nous serons en mesure de **faire** ce que Dieu attend de nous, en aimant vraiment notre prochain parce que nous nous savons aimés par le Dieu en l'image duquel il est créé et parce que nous savons qu'il est appelé à la vie éternelle s'il n'est pas encore chrétien et qu'il est notre frère en Christ et héritier de la vie éternelle s'il est chrétien. Il nous faut « sentir » ou « goûter » que Dieu est bon envers nous en Christ pour nous montrer bon envers notre prochain. Si nous ne construisons pas sur cette base, nous construisons sur une base pourrie de pre-justice.

Le Dieu qui nous justifie et pardonne nos péchés est aussi celui qui nous renouvelle intérieurement et écrit sa loi (l'amour pour Dieu et l'amour pour le prochain) sur notre cœur et qui nous rassemble en un peuple zélé pour les œuvres bonnes (cf. Hébreux 10.16-17 et Tite 2.14). Il me semble que l'on peut dire que faire ce que Dieu demande de nous dans le domaine de l'usage de notre argent pourra se raconter prioritairement comme **un mouvement qui part de l'intérieur, du cœur, et qui va vers l'extérieur, nos relations avec notre prochain et notre vie dans l'Église et dans le monde**.

L'amour pour Dieu et pour le prochain au sein d'un système mauvais se traduira de manières très diverses d'un individu à l'autre. Je me contenterai d'esquisser quelques perspectives pour se mettre en route.

L'amour pour ceux qui vivent dans la pauvreté se marquera généralement par le don financier (cf. Matthieu 6.1-4) ou en nature (cf. Proverbes 22.9). Il nous faut apprendre à **faire une place, à réserver une part**, pour le pauvre dans notre vie et dans notre budget – à chacun de déterminer laquelle. Cette ouverture aux besoins des pauvres au sein de la société humaine n'est pas optionnelle, mais correspond à un devoir d'humanité<sup>12</sup>. Sans chercher à

9 - Cf. par exemple l'article de Tim Chester cité note 8.

10 - William TYNDALE, *The Parable of the Wicked Mammon*, in *Works of William Tyndale*, Volume 1, Edinburgh / Carlisle, The Banner of Truth Trust, 2010, p.73.

11 - *Ibid.*, p.77.

12 - Pour plus de détails à ce sujet, on peut consulter mes deux articles signalés dans les notes 2 et 10.

passer en revue l'ensemble des textes bibliques pertinents à ce sujet, on peut en particulier rappeler l'importance de ce thème dans le livre des Proverbes (cf. 14.31 ; 17.5 ; 19.17 ; 21.13 ; 28.7 ; 31.20...) ou dans le livre de Job (cf. 31.16-23). Le Nouveau Testament insiste indiscutablement sur la solidarité envers les frères en la foi qui vivent dans la détresse (et qui est tout sauf optionnelle !), mais les enseignements sur la présence du chrétien dans le monde, appelé à y faire le bien à la suite du Christ, montrent que l'on ne peut pas interpréter cet accent comme étant exclusif. Rappelons simplement ici la fameuse « règle d'or » de Matthieu 7.12 et les exhortations de Paul à pratiquer le bien envers tous (Galates 6.10) ou à rechercher toujours le bien, « soit entre vous, soit envers tous » (1 Thessaloniens 5.15). Il y a place dans ce cadre pour une véritable **action sociale chrétienne**.

Un point me semble mériter qu'on s'y arrête un instant : dans un monde déchu, l'amour portera toujours, plus ou moins, la marque du **renoncement**. Ce thème n'est pas très populaire aujourd'hui, y compris dans les Églises, mais les textes sont là puisque Jésus dit que celui qui ne renonce pas à **tout** ce qu'il possède ne peut pas être son disciple (Luc 14.33). Le renoncement n'est pas une valeur en soi, mais il prend de la valeur comme occasion d'aimer, de suivre Jésus et de refléter quelque chose de notre Seigneur et Sauveur.

Je ferais intervenir ici une distinction que j'ai trouvée dans un texte du théologien réformé Auguste Lecerf entre renoncement virtuel et renoncement réel<sup>13</sup> : le disciple de Jésus renonce virtuellement à tout et renonce réellement et concrètement à tout ce à quoi Jésus lui demande de renoncer. La référence implicite ici est au texte de Paul qui parle d'acheter **comme si** on ne possédait pas et d'user du monde **comme si** on n'en usait réellement pas (1 Corinthiens 7.29-31). Mon père m'avait donné un jour une illustration qui m'avait été utile : le chrétien est comme un soldat qui a fait le sacrifice de sa vie en s'engageant dans l'armée. Il y a **virtuellement** renoncé. À n'importe quel moment il peut être envoyé sur le front et être **réellement** appelé à y mourir. Peut-être que cela n'arrivera jamais, peut-être que cela arrivera aujourd'hui. En devenant chrétien, nous avons **virtuellement** renoncé à tout et nous devons renoncer **réellement, quotidiennement et sur le champ** à tout ce à quoi le Seigneur nous demande de renoncer.

Chacun va donc devoir discerner les œuvres bonnes – c'est-à-dire les actes d'amour – que Dieu a préparées d'avance pour qu'il les pratique (cf. Éphésiens 2.8-10) avec les renoncements qu'elles exigent – et cela en fonction des circonstances qu'il traverse et de son état de vie dans lesquels il peut discerner une **vocation** divine. Mais il nous faut être certain que le renoncement virtuel deviendra forcément réel sur certains points et qu'il demandera même parfois une certaine dose d'héroïsme<sup>14</sup>.

Prenons un exemple dans l'histoire de l'Église : on raconte que pendant une période de sa vie où il vivait à Anvers, Tyndale se réservait deux jours par semaine qu'il appelait ses jours de loisirs. Le lundi, il visitait les réfugiés anglais qui avaient fui l'Angleterre en raison des persécutions ; le samedi il marchait dans la ville cherchant les endroits où il pourrait trouver des personnes pauvres et là où il en découvrirait qui faisaient ce qu'elles pouvaient, mais qui était surchargées par leurs enfants, ou âgés ou faibles, il leur venait en aide<sup>15</sup>.

Et nous... que pourrions-nous faire ?

Il y a un nombre indéfini de réponses possibles.

Je me permettrais une interpellation : si nous ne sommes jamais amenés à faire quelque chose de **significatif** ou de **coûteux** pour des personnes en situation de pauvreté, de marginalisation, de souffrance, posons-nous la question de savoir si c'est vraiment parce que nous ne sommes pas appelés à cela ou si ce n'est pas plutôt parce que nous ne sommes pas suffisamment attentifs et disposés à saisir les occasions de faire le bien avec notre argent et les possibilités que nous ouvre notre vocation personnelle. Mais cet amour pratique et exigeant n'a de sens que s'il plonge ses racines dans la **grâce** : si et seulement si le Christ seul nous suffit serons-nous capables de renoncements significatifs par amour.

13 - Cf. Auguste LECERF, « Calvinisme et capitalisme », in *Études calvinistes*, Aix-en-Provence, Kerygma, 1999, (1<sup>ère</sup> édition 1949), p.102.

14 - Sur la notion d'« héroïsme moral », cf. John M. FRAME, *The Doctrine of the Christian Life*, Phillipsburg, Presbyterian and Reformed Publishing, 2008, p.196-199.

15 - Cf. la notice biographique placée en tête de *Works of William Tyndale*, Volume 1, *op. cit.*, p.lx.

Si nous revenons maintenant au niveau de notre participation à la vie d'une société si fortement marquée par le péché, je voudrais proposer les quelques pensées suivantes.

Je commencerai par citer quelques lignes de Pierre-Sovann Chauny :

**La responsabilité des uns et des autres varie considérablement. Certains d'entre nous ne sont pas du tout appelés à remettre en cause le système en place : qu'ils se contentent de pourvoir aux besoins des leurs, de travailler consciencieusement en faisant confiance à la providence divine et, s'ils peuvent prendre un peu de recul par rapport à notre société, même sans rien en changer, ce sera déjà très bien<sup>16</sup>.**

Prendre du recul... Ou même s'arrêter. C'est déjà bien et plus qu'on ne croit parfois. Blaise Pascal écrivait : « Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence, comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le débordement, nul n'y semble aller. Celui qui s'arrête fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe. » (*Pensées*, n.383, ed. Brunschvicg.) Avant de **faire** des choses différemment, le chrétien pourrait commencer par s'arrêter. Arrêter de consommer toujours plus et de chercher son identité dans ce que l'on consomme. Arrêter de donner tant d'importance à la recherche d'un salaire plus élevé ou à l'augmentation de son « pouvoir d'achat ». Arrêter de remplir sa vie de choses et d'occupations inutiles.

Sur la question des conditions de vie et de travail de ceux qui produisent ce que nous consommons, le problème n'est peut-être pas **d'abord** que nous achetions un T-Shirt qui a été fabriqué au Bangladesh dans des conditions épouvantables – même s'il est normal et sain que cela nous pose question. Le **premier** problème est que nous en achetions dix alors que nous n'en avons pas vraiment besoin ! En faisant cela, nous ratifions la construction d'un système dans lequel la consommation, le profit ou la croissance deviennent des buts en eux-mêmes, où les plus fragiles risquent d'en payer le prix et dans lequel la liste des biens qui se vendent et s'achètent se termine, comme dans la Babylone de l'Apocalypse, par la mention effrayante : « ...des corps et des âmes d'hommes. » (18.13) Si nous consommions moins, nous serions peut-être aussi capables de **payer le prix** nécessaire pour que ceux qui fabriquent les produits que nous achetons vivent mieux. Le simple arrêt que je suggère est à lui seul un **témoignage**, même s'il ne semble pas « servir » à grand-chose. C'est la grâce, là encore, qui peut nous enseigner à nous arrêter en nous ramenant au repos de notre âme et à la vie éternelle que nous promet et nous donne Jésus notre Sauveur.

Dans un certain nombre de cas, nous pouvons aller plus loin<sup>17</sup> et témoigner de notre souci du bien commun de la société humaine dans notre usage de l'argent par divers actes et engagements. Si c'est le cas pour nous, allons-y sans hésiter ! Essayons de chercher des démarches qui correspondent à notre vocation et aux occasions de faire le bien que Dieu nous présente : éduquer nos enfants à la solidarité (par exemple en parrainant un enfant avec le SEL !); réfléchir et adapter nos habitudes de consommation et combiner à cela l'adoption de certains gestes simples pour réduire nos déchets ou les recycler – car la dégradation de l'environnement pénalise les populations pauvres ; réfléchir à ce que nous pourrions faire pour encourager des pratiques plus responsables sur le plan social dans l'usage que notre entreprise fait de son argent. Les démarches « alternatives » comme le commerce éthique ou équitable méritent également l'attention des chrétiens de même que les actions citoyennes, voire politiques pour faire évoluer les échanges Nord / Sud. Il est aussi tout à fait légitime d'envisager de boycotter certaines entreprises dont les pratiques sociales nous paraissent inacceptables.

Dans tous ces domaines, il me semble que les indications pratiques doivent se formuler – pour reprendre une distinction que j'ai trouvée chez Kevin DeYoung – avec des formulations comme : « Voici ce que Dieu pourrait vous appeler à faire au nom de l'amour. » plutôt qu'avec des formulations comme : « Voici ce que Dieu dit que vous devez faire si vous voulez arrêter de pécher<sup>18</sup>. »

16 - Pierre-Sovann CHAUNY, « La Bible face à la société idéologique. L'éthique protestante et la mutation du capitalisme », in *La Revue Réformée*, n°268, 2013/5, p.83.

17 - Ce que Pierre-Sovann Chauny relève immédiatement après la citation que j'ai faite de son article.

18 - Cf. Kevin DeYOUNG, « A Brief Wrap Up on The Poor and Social Justice », <https://www.thegospelcoalition.org/blogs/kevin-deyoung/a-brief-wrap-on-the-poor-and-social-justice/> page consultée le 29 mai 2018.



## CONCLUSION

Qu'est-ce que Dieu attend de nous dans l'usage de notre argent face à ceux qui vivent dans la pauvreté ? Les grandes lignes s'énoncent très simplement : il nous faut mettre jour après jour notre confiance dans la bonté et la grâce de Dieu manifestées en Jésus-Christ. Tel nous sentirons que Dieu est à notre égard, tel nous serons pour notre prochain. Puis, il nous faut apprendre à aimer notre prochain en sachant que l'amour pour le prochain, au sein d'un monde déchu portera aussi la marque du renoncement caractéristique de la vie d'un disciple de Jésus. Demandons-nous quels sont les actes de renoncement que nous pourrions poser par rapport à notre argent et qui pourraient bénéficier à des personnes qui vivent dans la pauvreté. En fonction de notre vocation et des occasions de faire le bien que Dieu nous accordera, nous contribuerons au bien de notre société en nous arrêtant, en témoignant, en posant des actes divers et variés sans chercher à devenir justes à l'excès mais sans hésiter non plus à nous mettre à l'œuvre, voire à nous salir les mains.

N'oublions pas que le seul fait de participer à un système mauvais ne nous fait pas pécher personnellement ; n'oublions pas que le commandement de l'amour du prochain est exigeant et ne peut pas nous laisser inactifs et n'oublions pas que nous ne sommes pas tous appelés à accomplir les mêmes actions. N'oublions pas, enfin, et c'est le plus important, que c'est en se mettant à l'école de la grâce que nous acquérons l'art de vivre selon Dieu dans le monde présent. Laissons-nous surprendre par tout ce à quoi la grâce et la croix de Jésus-Christ pourraient nous entraîner.

Un mot d'encouragement pour finir : si la situation actuelle est vraiment plus compliquée que celle des générations précédentes, elle appelle de notre part une foi d'autant plus grande. Dans une situation exceptionnelle, nous pouvons attendre de Dieu une grâce exceptionnelle. C'est la grâce et la fidélité de Dieu en Jésus-Christ et les ressources qu'il nous donne par le Saint-Esprit qui forment le fondement d'un sain usage de notre argent par rapport aux personnes qui vivent dans la pauvreté. C'est ainsi que la gloire reviendra à Dieu seul, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.